

Ma retraite de Russie



<http://www.lefigaro.fr/livres/2015/01/23/03005-20150123ARTFIG00223-ma-retraite-de-russie.php>

Mis à jour le 23/01/2015 à 15:40



Les side-cars Ural furent longtemps les fleurons de l'industrie soviétique. C'est au guidon de l'un d'eux que Sylvain Tesson s'est élancé de Moscou fanion impérial au vent, pour rendre hommage à la Grande Armée de l'hiver 1812-1813. *Crédits photo : Thomas Goisquet*

Quelques mois avant un accident qui faillit lui coûter la vie, l'écrivain-voyageur Sylvain Tesson avait mis les roues de son side-car sur les pas des soldats de Napoléon en 1812. Extraits exclusifs du récit de ce voyage épique de quatre mille kilomètres entre Moscou et Paris : *Berezina*.

Nous nous rangeâmes sur les pavés, derrière le chevet de Basile-le-Bienheureux et réussîmes à arracher à un milicien le droit de demeurer là quelques minutes. À Paris, au pied de Notre-Dame, j'avais souvent une pensée pour les paysans du XIII^e siècle, accomplissant, du Hurepoix, du Gâtinais, leur voyage à Paris et découvrant soudain le monstre de pierre projetant sa flèche à cent mètres de hauteur. Pour nous, c'était une cathédrale gothique. Eux avaient la vision d'un vaisseau de mystères et de diablerie, d'un insecte fossile encalminé dans une ville en bois.

À Moscou¹, devant les bulbes multicolores de Basile, je songeais aux soldats français. Comme ils durent être saisis en ce 14 septembre, lorsqu'ils aperçurent ces dômes byzantins, ces crénelures rouges et ces bulbes pâtisseries, plantés dans la ville aux «douze cents clochers et coupoles bleu de ciel, semées d'étoiles d'or et reliées entre elles par des chaînes dorées». Le sergent Bourgogne ouvre ses Mémoires par cet aveu: «Plusieurs capitales que j'avais vues, Paris, Berlin, Varsovie, Vienne et Madrid, n'avaient produit en moi que des sentiments ordinaires, mais ici la chose était différente: il y avait pour moi, ainsi que pour tout le monde, quelque chose de magique.»

«Cassez-vous maintenant!»

Règle universelle: ne jamais laisser un flic vous dire les choses deux fois.(...)

Le regard embrassait la plaine où la furie française enfonça le courage russe

Les Russes ont pavé le cours de leur histoire de monuments glorieux et de statues irréfutables. Nous en croisâmes une de Koutouzov le Gros, une autre de Gagarine. Puis ce fut un avion de la guerre en phase de décollage sur son piédestal. Puis pointèrent les faubourgs: c'était la route de Moïjak et, soudain, ce panneau apparut dont la vision confirmait que notre voyage n'appartenait plus uniquement au

royaume des rêves, des abstractions aimables ou des projets d'ivrognes: «Borodino, quatre-vingt-dix kilomètres».

(...) Borodino², capitale de la douleur. Nous plantâmes la roue avant du side-car dans la neige, au pied du monument dressé à la mémoire de Koutouzov. De là-haut, le regard embrassait la plaine où la furie française enfonça le courage russe. Là s'effondrèrent les corps des soixante-dix mille suppliciés de la «bataille des géants». Des bosquets de bouleaux, de trembles, frappaient la campagne de médaillons grisâtres. Comme ils durent prospérer les aïeux de ces arbres, après le grand carnage! La guerre tue les hommes, martyrise les bêtes, éloigne les dieux, laboure la terre et engraisse le sol. Des fermes fumaient, massées dans les replis. Les hameaux semblaient gelotter. Un sanglot rôdait par-dessus cet écrasement. Les morts infusaient une solennité dans le paysage aluminium.

«Les gars, lisez ça! dit Gras.

- Traduis-nous, plutôt.»



Le troisième jour, halte essence à Viazma avant de se lancer sur la route de Dorogobouj que l'Empereur avait gagnée au début de novembre 1812. Crédits photo : Thomas Goisque

Dans la pierre du monument indiquant l'endroit où Koutouzov avait assisté à la bataille, une inscription était gravée: «Ici, nous avons combattu contre l'Europe». D'un point de vue technique, la phrase n'était pas fausse, la Grande Armée³ était le chatoiement des nations de l'Empire et ses rangs se gonflaient de recrues italiennes, polonaises, prussiennes, autrichiennes. D'un point de vue historique, l'assertion était malhonnête car les Russes pouvaient se prévaloir eux aussi de soutiens étrangers, celui de l'Angleterre en tête. D'un point de vue culturel, le raccourci plaisait aux Russes, persuadés de leur destin extraeuropéen, convaincus de posséder la mission de tracer une voie propre entre l'Asie et l'Occident. D'un point de vue spirituel, la formule était cruciale: la bataille de Borodino avait fait couler ce sang qui avait servi de saint chrême pour baptiser le tout nouveau sentiment patriotique russe.(...)

La nuit se flanquait sur la Russie. Les feux de Viazma ne venaient toujours pas. Les camions nous frôlaient et le trou d'air creusé par leur masse nous aspirait vers le milieu de la chaussée. Nous étions un jouet ballotté entre des murs de tôle. Un trou sur la route aurait réglé nos ennuis, lavé tout regret. Il fallait composer contre le froid, la buée, la nuit, la circulation, la neige et le verglas. Et, parmi tous ces chiens qui nous mordaient aux basques, il y avait le pire de tous: le sommeil. Je luttais à grands coups de poing dans le casque pour ne pas fermer les yeux. Parlons-en de mes yeux! Myope comme un statisticien, je ne distinguais rien à travers la triple protection de mes lunettes, de mon masque et de la visière de mon casque. Au début, j'essayai de nettoyer la buée, mais mes gants pleins de boue laissaient des traînées opaques sur le Plexiglas. Alors, recroquevillé sur mon siège, interprétant du mieux que je pouvais le peu que je distinguais, je me dis que Gras et Goisque étaient de bien singuliers compagnons. Me confier leurs vies, à moi, incapable de distinguer les feux arrière des camions serbes à moins de trente mètres, manifestait une sacrée preuve d'amitié. Au moins, Goisque avait-il le secours de la foi chrétienne, mais Gras, qui, comme moi, ne croyait qu'à la nuit et aux courses en montagne, fallait-il tout de même qu'il soit désespéré ou, du moins, à peine plus attaché à la vie qu'un panier de side-car à sa moto tractrice.

Tordre le cou à cette mégère, cette pulsion répugnante qui est le vrai ennemi de l'homme : l'autoapitoiement

«Viazma, dix kilomètres», annonçait le panneau. De quel droit se plaindre? A-t-on l'autorisation de geindre sur une route où des hommes se mangèrent entre eux, où les chevaux tombèrent par milliers et furent dépecés vivants par des fantômes lassés de ronger le cuir de leurs bottes? La raison du voyage que nous accomplissions était précisément de s'enfoncer des visions de cauchemar dans la tête afin de faire taire les jérémiades intérieures et de tordre le cou à cette mégère, cette pulsion répugnante qui est le vrai ennemi de l'homme: l'autoapitoiement. Après notre voyage sur le chemin de la Retraite française, lorsque je me trouvais sur les falaises trop raides, en des bivouacs trop froids, j'ai souvent pensé à ces bougres rampant sur la route de glace, emmitoufflés dans leurs haillons, nourris de tripe faisandée et j'ai ravalé la glaire des geignements qui me venait aux lèvres.

Comment sommes-nous arrivés à Viazma? Comment nous sommes-nous retrouvés dans ce petit hôtel du centre-ville? Ce soir-là, il chiffrait - 15 °C.

«Les gars, c'est vraiment imbécile, dit Goisque. Tous les trois, n'est-ce pas, on en a fait des choses, mais là, cette route, au milieu des camions, avec nous, accrochés à ce petit panier et Tesson qui ne voit rien, c'est l'une des virées les plus dangereuses de ma vie.» (...)



Cimetière de Vilnius (Lituanie): le carré des soldats polonais morts en 39-45 en face de la sépulture où sont enfouis les restes des grognards de la Grande Armée morts du typhus. Crédits photo : Thomas Goisque

Ô, nous aimions ces Russes. Chez nous, l'opinion commune les méprisait. La presse les tenait, au mieux, pour des brutes à cheveux plats, incapables d'apprécier les mœurs aimables des peuplades du Caucase ou les subtilités de la social-démocratie et, au pire, pour un ramassis de Semi-Asiates aux yeux bleus méritant amplement la brutalité des satrapes sous le joug desquels ils s'alcoolisaient au cognac arménien pendant que leurs femmes rêvaient de tapiner à Nice(...)

Les Russes sortaient de soixante-dix ans de joug soviétique. Ils avaient subi dix années d'anarchie eltsinienne. Aujourd'hui, ils se revanchaient du siècle rouge, revenaient à grands pas sur l'échiquier mondial. Ils disaient des choses que nous jugions affreuses: ils étaient fiers de leur histoire, ils se sentaient pousser des idées patriotiques, ils plébiscitaient leur président, souhaitaient résister à l'hégémonie de l'Otan et opposaient l'idée de l'eurasisme aux effets très sensibles de l'euro-atlantisme. En outre, ils ne pensaient pas que les Etats-Unis avaient vocation à s'impatroniser dans les marches de l'ex-URSS. Pouah! Ils étaient devenus infréquentables.

Je côtoyais les Russes depuis le putsch avorté de Guennadi Ianaïev en août 1991. Ils ne m'avaient jamais semblé rongés par l'inquiétude, le calcul, la rancune, ni le doute: vertus de la modernité. Ils me paraissaient des cousins proches, peuplant un ventre géographique bordé à l'est par la Tartarie affreusement ventée et à l'ouest par notre péninsule en crise. Je nourrissais une tendresse pour ces Slaves des plaines et des forêts dont la poignée de main vous broyait à jamais l'envie de leur redire bonjour. Me plaisait leur fatalisme, cette manière de siffler le thé par une après-midi de soleil, leur goût du tragique, leur sens du sacré, leur inaptitude à l'organisation, cette capacité à jeter toutes leurs forces par la fenêtre de l'instant, leur impulsivité épuisante, leur mépris pour l'avenir et pour tout ce qui ressemblait à une programmation personnelle. Les Russes furent les champions des plans quinquennaux parce qu'ils étaient incapables de prévoir ce qu'ils allaient faire eux-mêmes dans les cinq prochaines minutes. Quand bien même l'auraient-ils su, «ils n'atteignaient jamais leur but parce qu'ils le dépassaient toujours», précisait Madame de Staël. Et puis il y avait leur rugosité de premier abord. Un Russe ne faisait jamais l'effort de vous séduire. «On n'est pas des portiers de Sheraton tout de même», semblaient-ils penser en vous claquant la porte au visage. En préalable, ils faisaient la gueule, mais il m'était arrivé de les voir m'offrir leur aide comme si j'avais été leur fils et je préférais ces imprévisibilités-là à celles des êtres qui décampaient au moindre nuage après vous avoir caressé le dos avec des familiarités de chatte.



Les motos Ural, sous les remparts de Smolensk, ardemment restaurés après la mise à sac de la ville en 1812. Crédits photo : Thomas Goisque

Est-ce parce que l'Histoire s'était déchaînée sur eux avec la hargne de la houle sur un récif tropical qu'ils avaient développé une vision tragique de la vie, un goût pour la formulation permanente du malheur, une capacité à proclamer sans cesse l'inconvénient d'être né? Nous autres, latins, nourris de stoïcisme, abreuvés par Montaigne, inspirés par Proust, nous tentions de jouir de ce qui nous advenait, de saisir le bonheur partout où il chatoyait, de le reconnaître quand il surgissait, de le nommer quand l'occasion s'en présentait. Dès que le vent se levait, en somme, nous tentions de vivre. Les Russes, eux, étaient convaincus qu'il fallait avoir préalablement souffert pour apprécier les choses. Le bonheur n'était qu'un interlude dans le jeu tragique de l'existence. Ce que me confiait un mineur du Donbass, dans l'ascenseur qui nous remontait d'un filon de charbon, constituait une parfaite formulation de la «difficulté d'être» chez les Slaves: «Que sais-tu du soleil si tu n'as pas été à la mine?»

Milan Kundera avait souvent déploré l'absence de rationalité dans la pensée russe. Il répugnait à ce penchant des compatriotes de Dostoïevski à toujours sentimentaliser les choses, à éclabousser la vie de pathos alors même qu'ils se rendaient coupables d'exactions. Et si c'était là la clé du mystère russe? Une capacité à laisser partout des ruines, puis à les arroser par des torrents de larmes.

Une occasion de se jeter de nids-de-poule en bistrot avec deux de nos frères de l'Est pour sceller l'amour de la Russie

Ce voyage était certes une façon de rendre les honneurs aux mânes du sergent Bourgogne et du prince Eugène, mais aussi une occasion de se jeter de nids-de-poule en bistrot avec deux de nos frères de l'Est pour sceller l'amour de la Russie, des routes défoncées et des matins glacés lavant les nuits d'ivresse(...)

Ce matin, le froid tenait ses positions. La route filait au cordeau. L'horizon reposait, rectiligne. La plaine était offerte aux vents. Bouquets d'ajoncs givrés, bosquets de bouleaux, marais: triptyque de la Mazovie. Ces étendues sans obstacles étaient des champs de bataille parfaits. Ou plutôt des espaces de manœuvres pour la cavalerie. Au XXe siècle, panzers et T-34 s'en étaient donné à cœur joie. Le paysage entier en avait gardé une sorte de harcèlement. Les nids de cigognes vides sur les pylônes rajoutaient au sentiment d'abandon. Pas une silhouette dans les villages: l'humanité se carapatait près des poêles. La Pologne très catholique passait sous nos roues: les plus petits hameaux étaient plantés de cathédrales disproportionnées. Il y avait presque autant de vierges et de calvaires que de bornes kilométriques.

Comme la contemplation du paysage n'offrait qu'un divertissement relatif, je laissais rouler cette question dans mon casque: Napoléon⁴, tyran ou libérateur?



Aujourd'hui, il n'est plus besoin de demander aux sapeurs de jeter un pont sur la Berezina: les services de la voirie biélorusse s'en sont chargés. Crédits photo : Thomas Goisque

Si la Révolution se réduit à une entreprise de lutte pour la liberté, Napoléon est le fossoyeur des principes de 1789. Son antiparlementarisme, son autoritarisme, son impérialisme guerrier l'apparentent à César. Mais, si la Révolution se définit comme un combat pour l'égalité, l'Empereur en fut le plus ardent promoteur.

L'égalité civile fut son œuvre technique. L'égalité du mérite, son obsession morale. A quelle autre époque de l'histoire de France un garçon boucher eut-il autant de chances de devenir général par la grâce de ses talents?

L'idéal d'héroïsme irrigua les débuts de l'Empire. Ces maréchaux, brillant dans l'aube impériale, insultaient plus insolemment les privilèges de l'Ancien Régime que ne le firent les bouchers de la Terreur.

Le spectacle était étrange de ces énarques du XXI^e siècle, clapotant dans l'entre-soi et la cooptation et dégoisant sur *Le Mal napoléonien* (titre du brillant - mais sujet à débat - livre de Lionel Jospin, lequel partage avec l'Empereur le fait d'avoir raté une campagne) sans reconnaître que l'Empereur avait su donner une forme civile et administrative aux élans abstraits des Lumières. Un ancien Premier ministre s'illustrait brillamment, chez nous, dans la critique de l'aventure impériale. Il avançait que le bilan de 1815 était épouvantable: l'abdication avait sonné le retour des monarchies réactionnaires, les libertés avaient reculé en France, le pays sortait affaibli d'une aventure militaire qui avait coûté des millions de vies humaines.



Crédits photo :

Les mots de Caulaincourt, griffonnés sous la pelisse, me revenaient en mémoire: «L'Empereur désirait des routes ouvertes au mérite, le moyen de parvenir sans distinction de caste, sans être parent ou ami d'un homme en place ou d'une favorite.» Et encore: «Tout soldat pouvant devenir général, baron, duc, maréchal ; le fils du paysan, du maître d'école, de l'avoué, du maire, conseiller d'Etat, ministre, duc, cette noblesse ne choquerait plus personne avec le temps, parce qu'elle récompenserait indistinctement tout le monde.» Pendant que défilaient les alignements des arbres douloureusement plantés sur le bord de la route, je trouvais ironique que l'homme qui professait de telles choses soit désavoué sous notre République par un de ceux-là mêmes qui se proclamait socialiste, mais avait perdu la faveur du peuple.

Berezina, de Sylvain Tesson, Guérin, 188 p., 19,50 €.



Sylvain Tesson

auteur **4 abonnés**

Journaliste

Liens:

- 1 <http://plus.lefigaro.fr/tag/moscou>
- 2 <http://plus.lefigaro.fr/tag/borodino>
- 3 <http://plus.lefigaro.fr/tag/la-grande-armee>
- 4 <http://plus.lefigaro.fr/tag/napoleon>

Sylvain Tesson, la flamme de l'esprit d'enfance



<http://www.lefigaro.fr/livres/2015/01/21/03005-20150121ARTFIG00201-sylvain-tesson-la-flamme-de-l-esprit-d-enfance.php>

| Mis à jour le 21/01/2015 à 15:50 |



Sylvain Tesson en décembre 2012, au pied de la statue de Napoléon à Varsovie. Crédits photo : Thomas Goisque

À l'occasion de la sortie de *Berezina*, Olivier Frébourg, écrivain et éditeur, dresse un portrait tout en nuances de son auteur, enfant de la bourgeoisie libérale qui « a préféré sortir du cadre pour pédaler sur la terre ».

Nous avons tous un souvenir de campagne avec Sylvain Tesson¹: des charges héroïques comme à Eylau, des défaites de morne plaine style Waterloo. «Quelle débâcle» est l'une de ses expressions favorites. Il y a les compagnons de calanques à Cassis, les encordés de Chamonix, les motards au Chili, les grimpeurs de la cathédrale Notre-Dame, les cavaliers d'Asie centrale. Sylvain Tesson, c'est un héros de la Carte et des territoires. Il aime ouvrir des voies.

Un sac à dos de 30 litres - jamais plus -, des mousquetons, une corde et des savates même quand il fait moins 20 degrés. Cet homme est un va-nu-pieds. Je lui ai donné des chemises, des cravates. Il les a déchirées: il ne supporte ni l'enfermement ni l'étranglement. Sous le blizzard il est comme saint Martin, il découpe son manteau en deux pour les offrir aux plus pauvres.

Cet enfant de la bourgeoisie libérale, élevé chez les Frères des écoles chrétiennes, a préféré sortir du cadre pour pédaler sur la terre à l'âge où il avait encore des lunettes d'Harry Potter et les boucles d'Heidi. Il a gagné dix ans sur ses contemporains et une vision de diamant noir sur l'humanité.

La noirceur de Tesson n'est pas un grain de beauté ou une coquetterie comme on les arbore aux bals masqués de Saint-Germain-des-Prés. Mais ce grand noir de Soulages est encadré par un humour qui ne se laisse jamais abattre, même sous les balles. Dans des situations de naufrage, je l'ai toujours vu penser aux autres et ne jamais se lamenter sur son propre sort. Le bateau prend l'eau, il décoche un bon mot pour garder la tête hors des flots. Une réplique drôle vaut mieux qu'un état d'âme commun. Il peut se montrer cabot dans ses discours, car il a le sens du théâtre et des planches auxquelles il finit par foutre le feu.

Mais l'homme se révèle dans sa vérité quand il écrit à la lumière de sa bougie -il est trop électrique- à l'aube dans sa cabane perchée, sous les toits de Paris, qui tutoie les clochers d'une église fréquentée par Huysmans. Il se réveille au son de chants religieux, vit entouré d'icônes orthodoxes mais se montre allergique à tout credo hormis celui du style.

Sa noirceur n'est pas un grain de beauté ou une coquetterie comme on les arbore aux bals masqués de Saint-Germain-des-Prés

La lucidité, ce soleil brûlant, dont il fait preuve il la tourne d'abord contre lui-même. Il est son premier bourreau. Il réclame la critique et écarte toute louange de la part de ses amis. Cette absence de complaisance envers soi-même est sa force.

S'il y a un mot pour l'épingler, c'est bien celui de générosité. Il tend la main et ouvre les bras car il carbure au feu de la curiosité. Il n'y a pas de porte chez lui ni de cloison, seulement des escaliers en colimaçon ou des échappées vers le ciel étoilé. Autour du bivouac Tesson tous peuvent prendre place à la nuit tombée, quand les certitudes s'effondrent et les idées vacillent derrière les flammes des lampes-tempête.

Sonne alors l'heure des toasts, des invitations à tous les voyages. À l'auberge Tesson, cœurs brisés et corps fatigués viennent se ressourcer. Impossible de partir. Lui qui a fait l'éloge des départs à l'épouvante ne supporte pas les séparations. Il aime les phalanstères et que ce soit chez lui ou en forêt, sur un matelas ou dans un hamac en toile de parachute, il borde toujours ses amis.

Ce «pofigiste» qui se moque des lendemains, cet adepte du mot de désordre stendhalien «se foutre carrément de tout» est le grand prêtre de l'amitié, seule religion qu'il respecte. Il ne faudrait cependant pas l'imaginer en hussard désengagé. Ce troubadour est un chevalier à la recherche perpétuelle d'une cause: la défense des éléphants de Tanzanie ou celle des Kurdes de Syrie. Il s'y engage à fond, armes à la main si nécessaire. Ce loup maigre ne hurle jamais avec les chiens. Bien évidemment, il ne doit pas atteindre le Graal sinon ce serait le glas de l'esprit d'aventure. Chaque engagement est chez lui une ascèse. Ainsi, quand il découvre un auteur, il le lit totalement avec une passion juvénile, meilleur antidote contre l'amertume.



Ses aventures, ses engagements, ses lectures sont autant de métamorphoses. Il est un chevalier de la Table ronde condamné aux épreuves au nom de l'amour fou, toujours promis à la renaissance. De même pour lui l'écriture est un tournoi. Il ne joue jamais sur un seul registre. Auteur de récits, d'aphorismes, de nouvelles, bientôt de romans, il s'avère un écrivain complet qui ne se prend pas au sérieux et aiguise son humour comme d'autres l'épée.

Nous avons partagé ensemble des marches et des navigations, des dégagements et de longs tête-à-tête silencieux. Il m'a beaucoup donné. Il m'a surtout appris que l'homme n'avait besoin que d'une chose: une frontale. Cette lampe permet de s'éclairer dans les forêts de Sibérie² ou sur les toits de Paris. C'est aussi une bougie pour temps de barbarie, un petit soleil d'Austerlitz contre la nuit de la Berezina. La flamme de l'esprit d'enfance.

Berezina, de Sylvain Tesson, Éditions Guérin, 191 p., 19,50€.

La rédaction vous conseille :

Grand prix RTL-Lire: Virginie Despentes et Sylvain Tesson en finale³



Olivier Frébourg 1

auteur **3 abonnés**

Journaliste

Liens:

¹ <http://plus.lefigaro.fr/tag/sylvain-tesson>

² <http://www.lefigaro.fr/livres/2011/09/21/03005-20110921ARTFIG00586-sylvain-tesson-isole-volontaire-en-siberie.php>

³ <http://www.lefigaro.fr/livres/2015/01/07/03005-20150107ARTFIG00160-grand-prix-rtl-lire-virginie-despentes-et-sylvain-tesson-en-finale.php>

Berezina : l'épopée russe de Sylvain Tesson

<http://www.lefigaro.fr/livres/2015/01/21/03005-20150121ARTFIG00202--berezina-l-epopee-russe-de-sylvain-tesson.php>

| Mis à jour le 21/01/2015 à 15:47 |



À 200 km à l'ouest de Moscou, Sylvain Tesson et Cédric Gras passent devant le monastère de Borodino. *Crédits photo : Thomas Goisque*

De Moscou aux Invalides, Sylvain Tesson a parcouru les 4000 km de la retraite de Russie. Sa façon à lui de saluer les grognards de la Grande Armée. De ce périple est né un livre. Jean-Christophe Rufin livre un portrait fraternel de l'auteur.

Difficile de parler de quelqu'un qui a été attaché à la même corde que vous... C'est pourtant comme cela que je ressens mon lien avec Sylvain Tesson. Nous sommes des alpinistes et l'étrange fraternité que crée ce sport tisse un lien solide entre ses membres. Un lien de fraternité qui fait que l'on a pour l'autre toutes les attentions et toutes les indulgences. Ajoutez à cela, ce que beaucoup savent, que Sylvain habitait chez moi quand il a été victime d'une chute grave cet été¹ et l'on pourra se dire que, décidément, je ne suis pas bien placé pour parler avec objectivité de son dernier livre. Tant pis, j'assume. Ce sera à vous, lecteurs, de faire la part des choses, j'espère en lisant ce beau texte.

Pour moi, *Berezina* est le livre le plus important de Sylvain. Il parachève son entrée dans la littérature. Je le dis car, comme tous les auteurs dont la vie est riche, le risque pour lui est d'être perçu comme un voyageur, éventuellement un mémorialiste. Alors qu'il est un écrivain. Trop longtemps ses livres ont été simplement considérés comme de simples récits d'aventure. Je pense, par exemple, à son magnifique *Axe du loup*. C'est avec ses petits traités et surtout sa *Cabane en Sibérie*² qu'il a commencé à être perçu autrement. Peu à peu, il prend sa place parmi les écrivains et c'est une place nécessaire, salutaire, indispensable. *Un peu d'air frais*, titrait jadis George Orwell. Oui, de l'air, de l'air! Cela ne signifie pas que son propos soit gai. Avec *Berezina*, on a un livre terrible, fort, traversé par l'horreur. Mais cette horreur n'est pas une tempête sous un crâne ; c'est un vent qui entre en ouragan par des fenêtres grandes ouvertes. La boucherie que fut la retraite de Russie, en 1812, Sylvain est allé à sa rencontre. Il a humé dans les feuilles mortes et les ornières creusées dans la neige l'odeur des cadavres ; il a cherché à comprendre ce qu'ont souffert ces hommes mais aussi ce qu'ils ont espéré. Il a tenté de s'imprégner d'un héroïsme devenu pour nous inimaginable.

Et il l'a fait à sa manière, c'est-à-dire avec des copains, en conduisant ces motos mythiques que l'on appelle des Oural. Mon fils, peu après la fin de l'URSS, m'avait offert une Oural qu'il avait rapportée de Russie. C'est un engin fascinant, d'une étonnante rusticité mais qui a la propriété de tomber sans cesse en panne et d'offrir une sécurité et un confort plus que précaire. La version avec side-car est celle qu'affectionne Sylvain. C'est une monture qui offre à peu près les mêmes sensations qu'un cheval pendant la retraite de Russie. Avec une différence: quand elle crève, on ne peut pas la bouffer. Voilà donc Sylvain, avec deux amis français et quelques Russes, lancé sur les traces de la Grande Armée en déroute et de l'Empereur. En deux semaines hallucinées, en décembre c'est à dire au creux de l'hiver russe, voilà nos amis partis sur leurs Oural déglinguées. Leur viatique: quelques mémoires de barons de l'Empire, le témoignage d'un homme du rang, le sergent Bourgogne, et surtout le livre du général de Caulaincourt, ambassadeur de Napoléon à Moscou, hostile à l'invasion de la Russie mais qui accompagnera l'Empereur dans son retour vers les Tuileries. C'est peu. Avec beaucoup de vodka, cela suffira.

«Nabot Léon»

Hardi, petit! Les voilà dévorant les kilomètres, conduisant au jugé, le bicorne sur la tête et des lunettes maculées de boue. Cette épopée avait donné lieu il y a quelques années à un court article dans un magazine. C'était peu. Les souvenirs laissés par cette aventure et surtout l'expérience existentielle qu'elle représentait méritaient plus et mieux. Sylvain en parlait souvent. Je me souviens qu'il l'avait évoqué tandis que nous gravissions tous les deux une voie célèbre à Chamonix intitulée (les grimpeurs modernes aiment les jeux de mots stupides) «Nabot Léon»³. Et il tenait à publier son texte aux Éditions Guérin, magnifique éditeur de montagne à qui j'avais donné récemment un récit sur Compostelle (*Immortelle randonnée*⁴). Le projet a mûri et voici le livre.

Il témoigne d'une absolue maîtrise du récit. Sa structure est complexe mais pour le plus grand bonheur du lecteur. Se mêlent en effet, en un permanent contrepoint, une évocation magistrale de la retraite de Russie et l'aventure burlesque du petit groupe de motocyclistes. Cette partie, le plus souvent dialoguée, a un côté *Jacques le Fataliste*, drôle, plaisant et profond. Les trois protagonistes principaux sont Sylvain, voltigeur et philosophe, rigolard et tourmenté, Goisque le photographe, Porthos débonnaire à l'humour grinçant, et celui que Sylvain appelle Gras, de son vrai nom Cédric Gras, fou de Russie qui prend dans le récit des allures de Flambeau, le grognard de l'Aiglon, mâtiné de Montaigne.

Mais c'est avec l'évocation de la Grande Armée que Sylvain montre tout son art. La parenté avec le *Kaputt* de *Malaparte*⁵ est évidente. On évoque les chevaux du lac Ladoga dans cette description hallucinée des suppliciés de la Berezina, fuyant l'incendie pour plonger dans les eaux gelées. Avec un humour tragique, le livre nous montre ces malheureux, vêtus de breloques arrachés aux luxueux hôtels particuliers de Moscou et rapportées, croyaient-ils, comme butin. Voilà les grognards enveloppés d'hermine, mal réchauffés par des dentelles de duchesse enroulées autour de leurs pieds, semant derrière eux vases précieux et tableaux de maîtres.

Qu'est devenu l'héroïsme?



Tout cela, bien sûr, n'est pas gratuit. On sait que Sylvain est un moraliste, souvent un peu encombré de citations, mais qui, cette fois, se montre plus sobre et, partant, plus percutant. Il parle de la Russie contemporaine que nous comprenons si peu et que nous traitons si mal, de la guerre de partisans, Cosaques hier, islamistes radicaux aujourd'hui, mais surtout des valeurs contemporaines. Où est l'engagement? Qu'est devenu l'héroïsme? Pouvons-nous seulement imaginer que des hommes aient tant souffert sans jamais retirer leur affection au chef qui les avait conduits jusqu'à ce supplice? Ces questions sont au cœur de la vie de Sylvain et la réponse qu'il leur a apportée jusqu'ici explique son désir de fuite, son goût presque désespéré pour le risque, son exaltation de l'amitié et du courage.

En remettant ce livre à l'éditeur, il a dû ressentir un grand vertige, comme nous le ressentons nous-même en le refermant. Le soir même, de désarroi, de désespoir peut-être, il est tombé. Il se relève aujourd'hui. Peut-être, si près de la mort, a-t-il trouvé des réponses. Je te le souhaite, Sylvain. Et je t'embrasse.

En attendant la montagne, cet été...

Berezina, de Sylvain Tesson, Éditions Guérin, 191 p., 19,50€.

La rédaction vous conseille :

Grand prix RTL-Lire: Virginie Despentes et Sylvain Tesson en finale⁶

Jean-Christophe Rufin

Liens:

¹ <http://www.lefigaro.fr/livres/2014/08/22/03005-20140822ARTFIG00163-sylvain-tesson-dans-un-etat-grave-selon-jean-christophe-rufin.php>

² <http://www.lefigaro.fr/livres/2011/09/21/03005-20110921ARTFIG00586-sylvain-tesson-isole-volontaire-en-siberie.php>

- 3 <http://www.camptocamp.org/routes/54520/fr/aiguille-de-blaitiere-pilier-rouge-nabot-leon>
- 4 <http://www.lefigaro.fr/livres/2013/03/27/03005-20130327ARTFIG00693-jean-christophe-rufin-immortel-randonneur.php>
- 5 <http://evene.lefigaro.fr/celebre/biographie/curzio-malaparte-2268.php>
- 6 <http://www.lefigaro.fr/livres/2015/01/07/03005-20150107ARTFIG00160-grand-prix-rtl-lire-virginie-despentes-et-sylvain-tesson-en-finale.php>